

## I

C'est venu du dehors, peu à peu, comme une main lourdement posée sur ton épaule, qui t'aurait rappelé un souvenir usé. Tu es restée assise sur le lit, pieds ballants, tu ne sais pas combien de temps ainsi, immobile, sans rien voir, sans penser à rien. Tu te dis que tu as beaucoup souffert, d'habitude cela suffit, tu n'as pas besoin de penser plus concrètement. D'habitude tu aimes bien, même, cette sensation, mais tu n'aurais pas dû te laisser envahir. Dans le silence de la maison, tout semble arrêté. C'est l'heure de la sieste, léthargie partout. On se croirait au milieu de la nuit. Mais sur le plancher, tu sens encore la brûlure du soleil, qui s'effile à travers les persiennes, en lames aiguës, éblouissantes dans la pénombre. Où sont-ils tous passés ? Ta voix te parvient atténuée, blanche et creuse. Tu dis des mots sans te soucier

de ce qu'ils pourraient signifier, tu essaies seulement de t'assurer de ta présence, percevoir que tu es là, encore un peu vivante, malgré tout. Du bout des pieds, tu atteins le rebord de la cheminée, la fraîcheur lisse de la pierre te ramène lentement à la surface de toi-même. Tu voudrais que quelqu'un vienne, mais personne ne vient, personne ne t'a entendue, personne ne sait. Depuis toujours tu es dans le monde désert et jamais personne ne t'a dit ce que tu étais en train de vivre.

Ça y est le soir tombe. Du jardin te vient le bruissement du vent dans les feuilles des platanes. Le monde est revenu à sa place, d'un seul coup. Tout à l'heure, pour le dîner, tu mettras ton masque. Ils ne s'apercevront de rien et, comme chaque jour depuis que tu es enfant, tu resteras muette pour étouffer dans le silence ton lent écroulement intérieur, sans paroles. Et, comme d'habitude, tu leur en voudras parce qu'ils ne sauront jamais. Gestes mécaniques. Se lever, se vêtir, descendre au jardin, sourire, parler du temps. Il a fait si chaud la nuit dernière. Très peu dormi, comme d'habitude. À quatre heures, le merle déjà, hier c'était plus tard, il me semble. Les bruits du dehors au petit jour, les chiens errants, les frôlements furtifs des mulots dans les feuilles sèches, un chant d'oiseau que tu n'as pas reconnu, les voitures sur la nationale, des avions par-

fois, ils sont si près, on se demande où ils se posent. Manger, ne pas avoir l'air d'y prendre plaisir. Occupations. Rien à dire, ou alors description méticuleuse. Les articles de journaux dépouillés en retard, les numéros qui attendent, en piles de plus en plus hautes, mais tu ne te décides pas à les jeter avant de les avoir lus. L'émission que tu as écoutée cette nuit à la radio, pendant ton insomnie, très intéressante, les émissions la nuit sont toujours très intéressantes, tu ne sais plus de quoi il s'agissait, mais c'était vraiment remarquable. Un livre que tu n'as fait que parcourir, abandonné avant la fin, insipide, comme souvent, et tellement vulgaire. La littérature ne t'intéresse pas, elle n'a plus rien à t'apporter, la réalité la dépasse de trop loin. Les essais t'ennuient, tu ne sais pas pourquoi, tu les trouves illisibles. Tu ne te sens attirée que par des témoignages, et encore, les plus insurmontables, les camps d'extermination, les charniers, la mort industrielle, les tortures et les viols comme arme politique de masse, les seuls récits qui soient à ta mesure. Voix fausse lancée trop fort qui devient discordante, mots sans chair, mots d'à côté de toi, comme le reste, tout ce que tu dis, tout ce que tu fais. C'est leur punition, ils n'avaient qu'à venir, cet après-midi encore ils auraient pu.

Cette nuit, c'est bizarre, le téléphone qui a sonné à deux heures vingt-neuf, une erreur sans doute, le

temps de décrocher, ça s'est arrêté, et puis ce matin de nouveau, à cinq heures quarante-trois. C'est quand même curieux, personne ne téléphone à ces heures-là. Tu n'as pas pu te rendormir. Au fait, le ronflement qui te dérangeait depuis plusieurs nuits, tu en es sûre maintenant, c'est un hérisson. Tu l'as vu par la fenêtre, sous la glycine, c'est lui qui ronflait. Tu éclairais avec la lampe de poche pour trouver d'où venait le bruit, la lumière l'a réveillé. Il s'est enfui, mais tu as eu le temps d'apercevoir ce que c'était. Tu n'aurais jamais pu imaginer qu'une bête si petite ronflerait si fort. D'ailleurs tu n'y avais jamais réfléchi, tu ne t'étais jamais dit qu'un animal pouvait ronfler tout comme un homme. Toi qui pensais que c'était un vagabond, un ivrogne cuvant son vin, qui se cachait depuis quelques nuits dans le jardin pour dormir tranquille. Ô le jardin, quelle splendeur, le jardin qui s'éveille enfin de cet hiver trop prolongé, le jasmin, la glycine, les pivoines. Il y a deux jours, il faisait frais encore à sept heures, maintenant ça y est, la chaleur s'est installée, étouffante. Hier, tu as fait une affaire, au marché aux puces, des vêtements d'occasion, quasiment neufs, exactement ce qu'il te fallait. Sauf la couleur peut-être, un peu trop vive pour toi. Tu n'oseras pas les mettre souvent. Tu te demandes s'ils ne sont finalement pas un peu serrés, tu les as achetés sans essayer, une telle affaire, et tout

est si cher aujourd'hui. De toute façon qui fera attention ? Tu les donneras sinon, tu trouves toujours des gens à qui donner les choses de peu de prix que tu as négociées au rabais et qui ne te vont pas. Tu penses, des gens de peu de prix, des gens négociés au rabais, des gens qui ne te vont pas. Mais de toute façon, personne jamais ne te va, personne jamais ne te fait sentir que tu as un prix, et tous, il te semble qu'ils t'accablent de leurs prévenances résignées, de leurs acceptations de bêtes pour les humiliations dont tu les nourris. Bouches ouvertes, ils avalent aussi ce fatras qui te sort de la bouche. Ils ne sont pas difficiles. Ils mangent de tout, de véritables omnivores, malgré leur placidité de ruminants. Alors, tu les en gaves, sans qu'ils protestent jamais, tu parles et ils se taisent, l'air de comprendre et de respecter. Mais ce n'est pas du respect que de t'écouter sans broncher, comme s'ils n'entendaient pas que la seule chose que tu aies à leur dire, c'est non. Un non que tu leur jettes à la figure tandis qu'ils te regardent en souriant, bienveillants et pacifiques. Comme s'il y avait quelque chose à comprendre, mais quand on reçoit une gifle on n'essaie pas de comprendre, on réagit. Pourtant ils font les sourds, ils font les morts, ils encaissent parce qu'ils ne savent pas ce que tu ferais s'ils interrompaient brutalement le flot d'insipidités dont tu les recouvres. Ils préfèrent ne pas

t'affronter. Tans pis pour eux, qu'ils en crèvent de ta froideur, de ton manque de spontanéité, de ton indifférence, en se croyant héroïques parce qu'ils le font sans se plaindre, avec une constance d'imbéciles. Et puis soudain le silence que tu ne parviens pas à combler. Manger encore, pour n'avoir pas à parler. Tu fais de ton mieux pour faire semblant de vivre, tu sais bien que ça ne prend pas, mais c'est tout ce que tu peux donner puisque tu n'as rien reçu. C'est ainsi depuis si longtemps, c'est déjà tellement trop tard.

Assise sur ton lit, le téléphone posé à proximité, tu es en attente sans te l'avouer. Cet après-midi, tu es allée jusqu'au portail pour vérifier dans la boîte aux lettres attachée à la grille, tu n'avais pas de lettre, hier non plus il n'y avait pas de lettre et demain ce sera trop tard. Ont-ils tous oublié ? Ce soir, tu attends que quelqu'un téléphone pour te dire qu'il se souvient, qu'il pense à toi. Personne n'appellera, tu sais bien que c'est impossible, tu sais qu'ils jugent malsaine ton obsession des dates, ta fidélité calendaire, mais tu attends quand même, tu ne fais rien d'autre qu'écouter le silence de l'appareil posé à côté de toi, anticipant sans y croire le moment où sa sonnerie te fera sursauter. Ce sera une erreur, un faux numéro, tu ne vois pas qui essaierait, ce soir, ou bien ce sera par hasard, quelqu'un qui téléphone pour